

Les Poètes français du XVIe siècle

Guy de Maupassant

[Guy de Maupassant](#)

[La Nation](#) du 17 janvier 1877

1877.

LES POÈTES FRANÇAIS DU XVI^E SIÈCLE

L'éditeur Alphonse Lemerre vient d'augmenter l'admirable collection, qui sera pour nos descendants ce que sont aujourd'hui pour nous les Elzévir, du premier livre de Sainte-Beuve, intitulé : « Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI^e siècle. »

Sainte-Beuve a la gloire d'avoir été, sinon le premier explorateur, du moins le vulgarisateur de l'ancienne poésie française. Jusques à lui on la connaissait à peine, seulement par ouï-dire, et comme on connaît certaines contrées fort éloignées par les récits fantaisistes de voyageurs qui prétendent les avoir parcourues. Mais lui, après y avoir pénétré, l'a ouverte à tout le monde ; il en a fait les honneurs, se déclarant son champion, la réhabilitant du discrédit où Malherbe et Boileau l'avaient jetée, et rompant des lances en sa faveur comme un chevalier pour sa dame.

Aujourd'hui que Villon, Clément Marot, Ronsard et sa pléiade, Magny, Desportes, Bertaut et leurs émules nous sont aussi connus que Chénier, Musset et Victor Hugo, il est curieux de relire l'histoire critique qu'en fait Sainte-Beuve, d'apprécier ses jugements et d'étudier ses conclusions.

Comme tout inventeur pour sa découverte, il a peut-être une tendresse trop grande pour notre poésie primitive. Le monde cependant a généralement ratifié son admiration ; mais il est à croire qu'on en reviendra quelque peu.

Il nous introduit dans son étude en nous présentant d'abord le doux Charles d'Orléans ; puis Villon, le poète populaire, qu'il appelle fripon et libertin. Un des caractères frappants de l'ancienne poésie française, en effet, est de naître hardie, polissonne, graveleuse et roucoulante. C'est une enfant précoce développée pour la « paillardise » ou une certaine sentimentalité printanière, mais qui ignore le plus souvent l'inspiration élevée, le sentiment vrai et la grandeur. Elle est bouffonne, complimenteuse et gentille, presque jamais belle.

Généralement, à l'origine des littératures, domine une simplicité naïve : chez nous ce fut l'effronterie cynique qui était dans les mœurs. On dirait que notre poésie n'a vu le jour que parce qu'elle prêtait un tour ingénieux aux contes érotiques et à la galanterie ; elle n'est guère sortie de là pendant plus d'un siècle. Sans doute, aussi, les poètes éprouvaient un besoin vague de faire des vers ; pris d'attendrissement devant un beau jour de printemps, ils rimaient interminablement sur des rythmes élégants, une kyrielle de strophes aimables qui n'ont qu'un défaut, celui de finir sans raison, comme elles avaient commencé. En effet, on peut continuer indéfiniment de telles variations ; lorsqu'on a passé en revue toutes les fleurs, les plantes et les arbres, depuis la « rose vermillonnette, nouvelette, l'aubépine et l'églantin et le thym », ainsi que tous les oiseaux à commencer par le « gentil rossignolet, nouvelet », il reste encore à parler d'un nombre de choses incalculable qu'il faudrait des années pour énumérer.

Ces litanies de la nature, jointes à une quantité d'élégances où il est question de l'enfant Amour, de sa mère Vénus, d'Apollo, de Mercure, du temple de Cupido et de toute une allégorie mythologique et surannée depuis l'antiquité payenne, forment le fond ordinaire de l'*inspiration* poétique de cet âge. Il n'y manque pas une certaine grâce, sans doute, mais cela ne suffit point, et cette littérature n'a qu'un côté vraiment original, c'est l'esprit, le bon mot, la gaillardise, la saillie ingénieuse et gaie. Elle est gauloise et française enfin : notre génération ne l'est peut-être plus assez.

On ne doit pas chercher autre chose chez Clément Marot, auquel Sainte-Beuve lui-même n'accorde qu'une « Causerie facile semée de mots vifs et fins, des compliments bien tournés, etc. ». Sa fable du Lion et du Rat est, en ce genre, un vrai bijou.

Avec Joachim du Bellay apparaissent pour la première fois le sentiment et l'émotion vraie. Il précéda Ronsard dans la réforme littéraire, et c'est chez lui qu'on commence à trouver l'image, cette âme de la poésie, qui est le critérium du génie des écrivains.

Sainte-Beuve en cite ce vers pour exemple :

« Du cep lascif les longs embrassements »

En ajoutant que ses devanciers ne s'en seraient jamais avisés : ce qui est absolument vrai.

Joachim du Bellay employa souvent l'alexandrin, cette forme devenue aujourd'hui si magnifique, méconnue alors et méprisée même par Ronsard, qui l'exclut comme sentant la prose trop facile, comme flasque et manquant de nerf. La cause de cette exclusion est aisée à comprendre. Chez le chef de la Pléiade comme chez ses disciples, le plus souvent, la mignardise remplaçait la grâce, et l'affectation la grandeur, et les vers de dix, de huit syllabes, même de moins, beaucoup plus faciles à faire bons, se prêtaient bien davantage à leur émaillerie poétique.

Chez Ronsard cependant apparaît parfois un talent véritable, exquis, imagé et plein de mouvement.

Ces vers, que Sainte-Beuve ne cite pas, ne sont-ils point charmants ?

« Tel un chevreuil, quand le printemps détruit
« Du froid hiver la poignante gelée
« Pour mieux brouter la feuille emmiellée,
« Hors de son bois, avec l'aube, s'enfuit.
« Et seul et sûr loin des chiens et du bruit,
« Or sur un mont, or dans une vallée,
« Or près d'une onde à l'écart recélée,
« Libre s'égaye où son pied le conduit. »

Le plus grand mérite de ce poète c'est justement le contraire de ce que lui ont reproché Malherbe et Boileau, dont il ne faut pourtant point mépriser la sévérité excessive ; ils étaient dans leur rôle de censeurs comme Ronsard est dans son rôle d'écrivain. C'est d'avoir rompu la vieille monotonie du langage, d'avoir innové, osé des mots et des images, enrichi le dictionnaire. Il se trouve toujours des Malherbe qui sont d'utiles et académiques grammairiens ; mais ce qui est plus rare et plus désirable, ce sont les grands audacieux, les Ronsard avec du génie !

Les poètes de la Pléiade, Dorat, Amadis Jamyn, Joachim du Bellay, Rémi Belleau, Étienne Jodelle, Pontus de Thiard et leurs innombrables disciples, offrent à différents degrés, les mêmes qualités et défauts que leur chef.

Leur école que combattit le joyeux Jean Passerat, en revenant à la vieille gaieté première, était décidément tombée dans l'afféterie la plus absolue, lorsque parut, enfin, un homme débordant d'une inspiration véhémence, satirique terrible et poète superbe par moments, l'ardent Mathurin Régnier. Chez lui, le vers devient roide et vibrant comme la corde tendue d'un arc, et il s'en échappe comme des flèches, des indignations et des violences admirables.

Son image est généralement courte, juste et colorée.

Sainte-Beuve cite ce vers qu'il vante avec raison :

« Ainsi que notre poil blanchissent nos désirs. »

Régnier attaqua avec tout l'emportement de son libre génie le rigide et méticuleux Malherbe ; celui-ci, du reste, eut l'esprit de rendre justice à son rival.

Enfin Malherbe vint et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,

a dit Boileau.

Sainte-Beuve s'efforce de garder entre les deux écoles un équilibre bien difficile. Son balancier penche tantôt d'un côté et tantôt de l'autre ; il s'empresse de reprendre par ici ce qu'il a cédé par là ; aussi ne parvient-on guère à dégager nettement sa pensée et on pourrait presque lui reprocher d'être trop impartial.

Peut-être a-t-il, en certaines places, méconnu la question ? et, en voulant être absolument juste, finit-il par ne plus l'être ? Il compare trop et ne distingue pas assez.

Il énumère tous les bienfaits dont la langue est redevable à Malherbe. Il en cite des enseignements excellents qui touchent par plus d'un endroit à la remarquable poétique de M. Théodore de Banville : tels que celui-ci : « On trouve de plus beaux vers en rapprochant des mots éloignés qu'en joignant ceux qui n'ont quasi qu'une même signification. » Puis il se demande si de semblables hommes ne frappent pas d'impuissance une littérature naissante, en ne lui laissant que cette devise : « Abstiens-toi. » Il lui reproche d'être un arrangeur de syllabes et de n'avoir pas toujours compris ses devanciers.

Tout cela est fort juste sans doute : mais qu'on se dise bien que Malherbe est encore moins un poète que Boileau ; qu'il faut lire ses préceptes et non ses œuvres ; que c'est un grammairien, un faiseur de prosodies et non un faiseur de vers ; et que, malgré sa sévérité exagérée, il a laissé une quantité d'ineestimables enseignements. On ne frappe point une langue de stérilité en lui imposant des règles ; le génie audacieux et libre saura toujours bien l'en affranchir comme de lisières inutiles ; elles ne peuvent gêner que les poètes médiocres en les forçant à devenir supportables.

Sainte-Beuve dit un peu plus loin :

« Le vers, à notre sens, ne se fabrique pas de pièces et de morceaux plus ou moins adaptés entre eux, mais il s'engendre au sein du génie par une création intime et obscure. — Le génie n'agissant pas toujours avec une force suffisante, il arrive qu'à côté des parties complètes il s'en trouve d'autres ébauchées à peine. »

Non seulement le génie n'agit pas toujours avec une puissance égale, mais il serait ridicule et déplacé d'avoir partout et toujours du génie. Après les passages sublimes qu'il emplit de son souffle, où toutes les hardiesses sont permises, arrivent forcément des périodes de calme et de transition. C'est alors que le poète doit user d'un art suprême pour que ces parties, au lieu d'être ébauchées à peine, comme dit Sainte-Beuve, soient au contraire parfaites, grâce à la science absolue du langage : c'est alors aussi que deviennent nécessaires les préceptes de Malherbe qui enseignent le moyen de suppléer par le talent acquis à l'inspiration défaillante.

Le plus grand reproche qu'on puisse adresser à cet austère pédagogue, c'est que, n'ayant point lui-même de génie, il a tout à fait oublié que d'autres en

pouvaient avoir, et que si les lois qu'il établissait étaient une barrière pour la foule, elles ne devaient pas en être une pour ces hommes-là.

Il a presque éteint le rire autour de lui, mais le vieux bon mot spirituel succombait déjà sous les fleurs d'une rhétorique précieuse et fade, et je ne sache pas qu'il ait mis un frein à la formidable gaité que devait réveiller Molière.

Il a enchaîné les galantes métaphores qui étouffaient la jeune poésie, mais n'a pas arrêté les élans du grand Corneille.

En somme il a entrevu ce que pouvait être le vers, alors que beaucoup ne s'en étaient pas douté ; ce qui n'empêche point qu'il ait été souvent aveugle, qu'il ait manqué de jugement, de grandeur et de compréhension et partagé bien des erreurs. La plus grande qu'on puisse reprocher à presque tous les écrivains de ce temps, c'est d'avoir cru que la poésie se trouvait dans certaines choses à l'exclusion de toutes les autres, ainsi le printemps, la rosée, les fleurs, le soleil, la lune et les étoiles, et encore ne les invoquaient-ils, le plus souvent, que pour faire des comparaisons aux dames ; lorsqu'ils abordaient des sujets érotiques, ils se contentaient de les traiter avec esprit, et ne cherchaient point, comme impossible, à en faire jaillir l'inspiration.

La femme a envahi toute cette période littéraire, et son influence y fut néfaste au lieu de s'y montrer créatrice. On croirait presque que la nature ne devenait charitable qu'à cause d'elle, comme cadre de sa beauté et accessoire de sa grâce ; et on songe en relisant tant de fadeurs sentimentales, aux beaux vers de Louis Bouilhet :

Je déteste surtout le barde à l'œil humide
Qui regarde une étoile en murmurant un nom,
Et pour qui la nature immense serait vide
S'il ne portait en croupe ou Lisette ou Ninon,
Ces gens-là sont charmants qui se donnent la peine,
Afin qu'on s'intéresse à ce pauvre univers,
D'attacher des jupons aux arbres de la plaine
Et la cornette blanche au front des coteaux verts...

La beauté est en tout, mais il faut savoir l'en faire sortir ; le poète véritablement original ira toujours la chercher dans les choses où elle est le plus cachée, plutôt qu'en celles où elle apparaît au dehors et où chacun peut la cueillir. Il n'y a pas de choses poétiques, comme il n'y a pas de choses qui ne le soient point : car la poésie n'existe en réalité que dans le cerveau de celui qui la voit. Qu'on lise, pour s'en convaincre, la merveilleuse « Charogne » de Baudelaire.

Peut-être notre jugement a-t-il paru bien sévère pour le Parnasse du seizième siècle.

Voici quelle sera notre excuse.

L'Italie, déjà veuve du Dante, avait le Tasse et l'Arioste ; l'Espagne, Lope de Vega ; l'Angleterre, le géant des poètes, l'immense, le merveilleux Shakespeare.

Au milieu de cet épanouissement de génies, de cette éclosion de chefs-d'œuvre, à côté de la magnificence des littératures voisines, combien pâles apparaissent les gentilles printanières, les bouquets galants, les spirituels fabliaux de nos ingénieux tourneurs de vers.

Heureusement pour l'honneur des lettres françaises qu'un homme aussi grand que le Dante, le Tasse ou l'Arioste, profond comme Cervantes et créateur comme Shakespeare s'était levé sur notre pays. En lui le génie national s'incarna pour jusqu'à la fin des siècles : en lui, selon l'expression de Chateaubriand, devait puiser toute notre littérature à venir.

Il dressa des héros énormes comme ceux d'Homère et d'une originalité surprenante. Il répandit sur eux, avec un incomparable style, l'esprit le plus prodigieux, une attendrissante simplicité, un savoir universel et toute la sagesse des philosophies.

Comme un vieux colosse inébranlable, il domine toujours notre littérature, et sa renommée grandit encore à mesure que vieillit son œuvre.

Il illumina tout son siècle ; et la terre qui enfanta maître François Rabelais n'avait plus rien à envier aux gloires des nations ses rivales.

Guy de Valmont.